Décembre 1914
Ma bien chère Lucie,
Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé.
Voici pourquoi le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper des mains des Allemands. J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon poste en présence de l'ennemi.
Nous sommes passés vingt quatre hier soir au Conseil de Coure. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra et ce qu'il y a dedans.
Henry Floch, fusillé à Vingré le 4 décembre 1914

Hiver 1915
Je ne sais pas si je pourrais dormir dans un lit à présent, on est habitués à coucher par terre ou sur la paille quand on peut en trouver. Il y a bien deux mois que je ne me suis pas déshabillé, et j'ai enlevé mes souliers cette nuit pour dormir ; il y avait au moins quinze jours que je ne les avais pas quittés.
Adolphe Wegel

Septembre 1915
Si je viens à mourir, voilà ce que tu feras. D'abord, tu auras et conserveras beaucoup de calme, tu garderas ton sang-froid et tu ne t'en iras pas dans les rues en criant ton désespoir ; ta douleur sera calme et digne.
Rodolphe Wurtz

11 juin 1915
Figure-toi l'énorme plateau où il ne reste plus un arbre ni le moindre brin d'herbe, un sol convulsé et noirci... des milliers de cadavres français et boches, des armes brisées, des débris de toutes sortes. Là-dessus pèse une chaleur lourde, l'odeur atroce et de grosses mouches bleues essaiment en tourbillons. À chaque instant, de gros obus creusent, fouillent dans cet amas. Il faut ramper pendant des heures, se faire un rempart des cadavres...
Sous-lieutenant FG

12 avril 1915
Mes chers parents,
Si cette lettre vous parvient, ça sera que je serai foutu. Je vous prie de ne pas trop vous chagriner. Efforcez-vous de vivre avec mon souvenir et que mon image vous soutienne jusqu'au bout. Je serai allé rejoindre un peu avant vous le pays où l'on n'existe qu'à l'état de souvenirs.
Léon-Auguste Guirande, tué au combat le 13 avril 1915

5 août 1915
A mon petit Armand
Tu es encore bien jeune et ne peux comprendre ce qui se passe en ce moment : la guerre, ses horreurs, ses souffrances. Cette carte sera un souvenir de ton père, et il souhaite qu'à l'avenir les hommes soient meilleurs, et que semblable chose ne puisse plus arriver. Que jamais tu n'aies besoin, et sois forcé, de mener la vie que je subis en ce moment en compagnie de beaucoup de papas qui ont laissé, comme moi, de petits anges chez eux.
Joseph Thomas, tué le 30 mars 1916 à Verdun

13 novembre 1916
Chers parents,
Il y a beaucoup de poilus qui se font encore évacuer aujourd'hui pour pieds gelés. Quant aux miens, ils ne veulent pas geler. malheureusement car je voudrais bien une évacuation aussi. Il n'y fait pas bon ici en arrière : ce sont les avions qui font des ravages terribles et en avant, c'est loin de marcher comme les journaux vous annoncent. Ceux-ci sont des bourreurs de crâne pour encourager le civil, n'y croyez rien, comme je vous ai déjà dit c'est la guerre d'usure en bonshommes, en tout.
Auxence, mort dans la Somme en avril 1918.

28 juin 1916
Chère petite soeur,
Je suis très déprimé, de toute ma vie je ne l'ai jamais été autant. Il y a quelque chose dans l'air, je le sens venir. Je me donne du courage en me disant : « Tu es soldat et tant que tu es soldat, tu es encore soldat. Nous vivons une grande époque. Chacun remplit son devoir jusqu'à la dernière extrémité ». J'en suis conscient, mais Mélanie, ma tendre et fidèle soeur, je te le dis à toi seule, je ne suis plus le même soldat qu'avant. [...]Où est passé le patriotisme ardent, le grand enthousiasme de 14
Willi Lutz, adjudant allemand tué le 30 juin 1916

**Poilus : soldats français durant la guerre *boche : soldat allemand *joyeux : anciens prisonniers qui combattent comme soldats*

Prénom	date de l'écrit	Résumés des messages
		Description de l'atmosphère horrible
		Insalubrité – hygiène inexistante
		La veille de la mort
		J'ai envie de retourner, de quitter la guerre
		Fusillé pour s'être échappé
		Un papa à son fils
		Déprimé, un soldat allemand découragé
		Préparation à sa mort

14 février 1915

Cher ami,

La nuit, j'ai longtemps couché dans un tombeau neuf, puis on a changé de cantonnement et je suis maintenant dans un trou que j'ai creusé après un talus. [...] J'étais l'autre jour dans les tranchées (des joyeux). Je n'ai jamais rien vu de si horrible. Ils avaient étayé leurs tranchées avec des morts recouverts de terre, mais avec la pluie, la terre s'éboule et tu vois sortir une main ou un pied, noirs et gonflés. Il y avait même deux grandes bottes qui sortaient dans la tranchée, la pointe en l'air, juste à hauteur, comme des porte-manteaux. Et les « joyeux » y suspendaient leurs musettes, et on rigole de se servir d'un cadavre boche comme porte-manteau.

Michel Taupiac

4 octobre 1915

Mon cher oncle,

La canonnade est effroyable : on hurle à l'oreille de son voisin et il n'entend pas. La terre tremble. Des convois de blessés lamentables passent lentement. Puis des milliers de prisonniers boueux, terreux, affreux. Il y a de beaux gars et de petits vieux rabougris. Les vieux nous font pitié ; mais lorsque nous voyons passer un grand Prussien, à l'air insolent, nous lui faisons un croche-pied qui l'envoie rouler à six mètres et lui fait perdre son flegme.

René Duval, blessé le 3 octobre, décédé le surlendemain.

16 avril 1917

Chère femme et chers parents et chers tous,

Je suis bien blessé. Espérons que ça ne sera rien. Élève bien les enfants, chère Lucie. Léopold t'aidera si je ne m'en sortais. pas. J'ai une cuisse broyée et suis seul dans un trou d'obus. Je pense qu'on viendra bientôt me sortir. Ma dernière pensée va vers vous.

Sous lieutenant Jean-Louis Cros, mort en écrivant sa lettre.

27 septembre 1918

Cher Papa,

Si je dois tomber au cours d'une attaque prochaine, ne me pleure pas, cher papa, c'est bien inutile. Je n'aurai fait que juste ce que le devoir commandait et je serai tombé comme tant d'autres pour une belle idée, un grand idéal. C'est une mort utile et heureuse que celle-là.

Marius Saucaz, tirailleur marocain, tué le 30 septembre 1918

11 novembre1918, 11 heures du matin;

Ma chère bien aimée pour la vie,

Tout est fini ; la paix est signée - on ne tue plus - le clairon sonne le cessez-le-feu. Je suis à Omont dans les Ardennes. Je pars à l'instant pour la frontière. Je suis maintenant hors de danger.

Marius Maillet

Communiqué du 11 novembre 1918, 21 heures.

[...]Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant pendant quatre années de combats ininterrompus l'exemple d'une sublime endurance et d'un héroïsme quotidien ont rempli la tâche que leur avait confiée la Patrie.

Tantôt supportant avec une énergie indomptable les assauts de l'ennemi, tantôt attaquant à leur tour elles-mêmes et forçant la Victoire, elles ont dans une offensive décisive de quatre mois bousculé, battu et jeté hors de France la puissante armée allemande et l'ont contrainte à demander la paix. Toutes tes conditions exigées pour la suspension des hostilités ayant été acceptées par l'ennemi, l'armistice est entré en vigueur, ce matin, à onze heures.

Philippe Pétain, commandant en chef des armées françaises.

13 novembre 1918

Chers parents,

Nous avons été relevés hier après-midi du contact avec les Boches. Les dernières quarante huit heures ont été terribles. Nous y laissons les trois quarts de la compagnie, il nous est impossible de nous replier sur nos lignes ; nous restons dans l'eau trente-six heures sans pouvoir lever la tête ; [...J'ai le pied gauche noir comme du charbon et tout le corps tout violet ; il est grand temps qu'il vienne une décision, ou tout le monde reste dans le marais.

Eugène Poézévara, gazé, mort d'épuisement dans les années 20

Prénom	date de l'écrit	Résumés des messages
		Armistice
		Deux jours après, ce n'est pas encore fini
		Tranchées avec des cadavres
		Convois de blessés et de prisonniers
		Félicitations pour le courage de tous les soldats
		Mort pour la liberté
		Les derniers mots, les dernières pensées

Décembre 1914
Ma bien chère Lucie,
Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé. Voici pourquoi le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m'échapper des mains des Allemands. J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon poste en présence de l'ennemi.
Nous sommes passés vingt quatre hier soir au Conseil de Coure. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra et ce qu'il y a dedans.
Henry Floch, fusillé à Vingré le 4 décembre 1914

Hiver 1915
Je ne sais pas si je pourrais dormir dans un lit à présent, on est habitués à coucher par terre ou sur la paille quand on peut en trouver. Il y a bien deux mois que je ne me suis pas déshabillé, et j'ai enlevé mes souliers cette nuit pour dormir ; il y avait au moins quinze jours que je ne les avais pas quittés.
Adolphe Wegel

Septembre 1915
Si je viens à mourir, voilà ce que tu feras. D'abord, tu auras et conserveras beaucoup de calme, tu garderas ton sang-froid et tu ne t'en iras pas dans les rues en criant ton désespoir ; ta douleur sera calme et digne.
Rodolphe Wurtz

11 juin 1915
Figure-toi l'énorme plateau où il ne reste plus un arbre ni le moindre brin d'herbe, un sol convulsé et noirci... des milliers de cadavres français et boches, des armes brisées, des débris de toutes sortes. Là-dessus pèse une chaleur lourde, l'odeur atroce et de grosses mouches bleues essaiment en tourbillons. À chaque instant, de gros obus creusent, fouillent dans cet amas. Il faut ramper pendant des heures, se faire un rempart des cadavres...
Sous-lieutenant FG

12 avril 1915
Mes chers parents,
Si cette lettre vous parvient, ça sera que je serai foutu. Je vous prie de ne pas trop vous chagriner. Efforcez-vous de vivre avec mon souvenir et que mon image vous soutienne jusqu'au bout. Je serai allé rejoindre un peu avant vous le pays où l'on n'existe qu'à l'état de souvenirs.
Léon-Auguste Guirande, tué au combat le 13 avril 1915

5 août 1915
A mon petit Armand
Tu es encore bien jeune et ne peux comprendre ce qui se passe en ce moment : la guerre, ses horreurs, ses souffrances. Cette carte sera un souvenir de ton père, et il souhaite qu'à l'avenir les hommes soient meilleurs, et que semblable chose ne puisse plus arriver. Que jamais tu n'aies besoin, et sois forcé, de mener la vie que je subis en ce moment en compagnie de beaucoup de papas qui ont laissé, comme moi, de petits anges chez eux.
Joseph Thomas, tué le 30 mars 1916 à Verdun

13 novembre 1916
Chers parents,
Il y a beaucoup de poilus qui se font encore évacuer aujourd'hui pour pieds gelés. Quant aux miens, ils ne veulent pas geler. malheureusement car je voudrais bien une évacuation aussi. Il n'y fait pas bon ici en arrière : ce sont les avions qui font des ravages terribles et en avant, c'est loin de marcher comme les journaux vous annoncent. Ceux-ci sont des bourreurs de crâne pour encourager le civil, n'y croyez rien, comme je vous ai déjà dit c'est la guerre d'usure en bonshommes, en tout.
Auxence, mort dans la Somme en avril 1918.

28 juin 1916
Chère petite soeur,
Je suis très déprimé, de toute ma vie je ne l'ai jamais été autant. Il y a quelque chose dans l'air, je le sens venir. Je me donne du courage en me disant : « Tu es soldat et tant que tu es soldat, tu es encore soldat. Nous vivons une grande époque. Chacun remplit son devoir jusqu'à la dernière extrémité ». J'en suis conscient, mais Mélanie, ma tendre et fidèle soeur, je te le dis à toi seule, je ne suis plus le même soldat qu'avant. [...]Où est passé le patriotisme ardent, le grand enthousiasme de 14
Willi Lutz, adjudant allemand tué le 30 juin 1916

**Poilus : soldats français durant la guerre *boche : soldat allemand *joyeux : anciens prisonniers qui combattent comme soldats*

CORRECTIF

Prénom	date de l'écrit	Résumés des messages
FG	11-6-1915	Description de l'atmosphère horrible
Adolphe	en hiver 1915	Insalubrité – hygiène inexistante
Léon-Auguste	12-04-1915	La veille de la mort
Auxence	13/11/1916	J'ai envie de retourner, de quitter la guerre
Henry	décembre 1914	Fusillé pour s'être échappé
Joseph	5 aout 1915	Un papa à son fils
Willi	28 juin 1916	Déprimé, un soldat allemand découragé
Rodolphe	septembre 1915	Préparation à sa mort

CORRIGÉ

14 février 1915
Cher ami,
La nuit, j'ai longtemps couché dans un tombeau neuf, puis on a changé de cantonnement et je suis maintenant dans un trou que j'ai creusé après un talus. [...] J'étais l'autre jour dans les tranchées (des joyeux). Je n'ai jamais rien vu de si horrible. Ils avaient étayé leurs tranchées avec des morts recouverts de terre, mais avec la pluie, la terre s'éboule et tu vois sortir une main ou un pied, noirs et gonflés. Il y avait même deux grandes bottes qui sortaient dans la tranchée, la pointe en l'air, juste à hauteur, comme des porte-manteaux. Et les « joyeux » y suspendaient leurs musettes, et on rigole de se servir d'un cadavre boche comme porte-manteau.
Michel Taupiac

4 octobre 1915
Mon cher oncle,
La canonnade est effroyable : on hurle à l'oreille de son voisin et il n'entend pas. La terre tremble. Des convois de blessés lamentables passent lentement. Puis des milliers de prisonniers boueux, terreux, affreux. Il y a de beaux gars et de petits vieux rabougris. Les vieux nous font pitié ; mais lorsque nous voyons passer un grand Prussien, à l'air insolent, nous lui faisons un croche-pied qui l'envoie rouler à six mètres et lui fait perdre son flegme.
René Duval, blessé le 3 octobre, décédé le surlendemain.

16 avril 1917
Chère femme et chers parents et chers tous,
Je suis bien blessé. Espérons que ça ne sera rien. Élève bien les enfants, chère Lucie. Léopold t'aidera si je ne m'en sortais. pas. J'ai une cuisse broyée et suis seul dans un trou d'obus. Je pense qu'on viendra bientôt me sortir. Ma dernière pensée va vers vous.
Sous lieutenant Jean-Louis Cros, mort en écrivant sa lettre.

27 septembre 1918
Cher Papa,
Si je dois tomber au cours d'une attaque prochaine, ne me pleure pas, cher papa, c'est bien inutile. Je n'aurai fait que juste ce que le devoir commandait et je serai tombé comme tant d'autres pour une belle idée, un grand idéal. C'est une mort utile et heureuse que celle-là.
Marius Saucaz, tirailleur marocain, tué le 30 septembre 1918

11 novembre1918, 11 heures du matin;
Ma chère bien aimée pour la vie,
Tout est fini ; la paix est signée - on ne tue plus - le clairon sonne le cessez-le-feu. Je suis à Omont dans les Ardennes. Je pars à l'instant pour la frontière. Je suis maintenant hors de danger.
Marius Maillet

Communiqué du 11 novembre 1918, 21 heures.
[...]Nos troupes, animées du plus pur esprit de sacrifice, donnant pendant quatre années de combats ininterrompus l'exemple d'une sublime endurance et d'un héroïsme quotidien ont rempli la tâche que leur avait confiée la Patrie.
Tantôt supportant avec une énergie indomptable les assauts de l'ennemi, tantôt attaquant à leur tour elles-mêmes et forçant la Victoire, elles ont dans une offensive décisive de quatre mois bousculé, battu et jeté hors de France la puissante armée allemande et l'ont contrainte à demander la paix. Toutes tes conditions exigées pour la suspension des hostilités ayant été acceptées par l'ennemi, l'armistice est entré en vigueur, ce matin, à onze heures.
Philippe Pétain, commandant en chef des armées françaises.

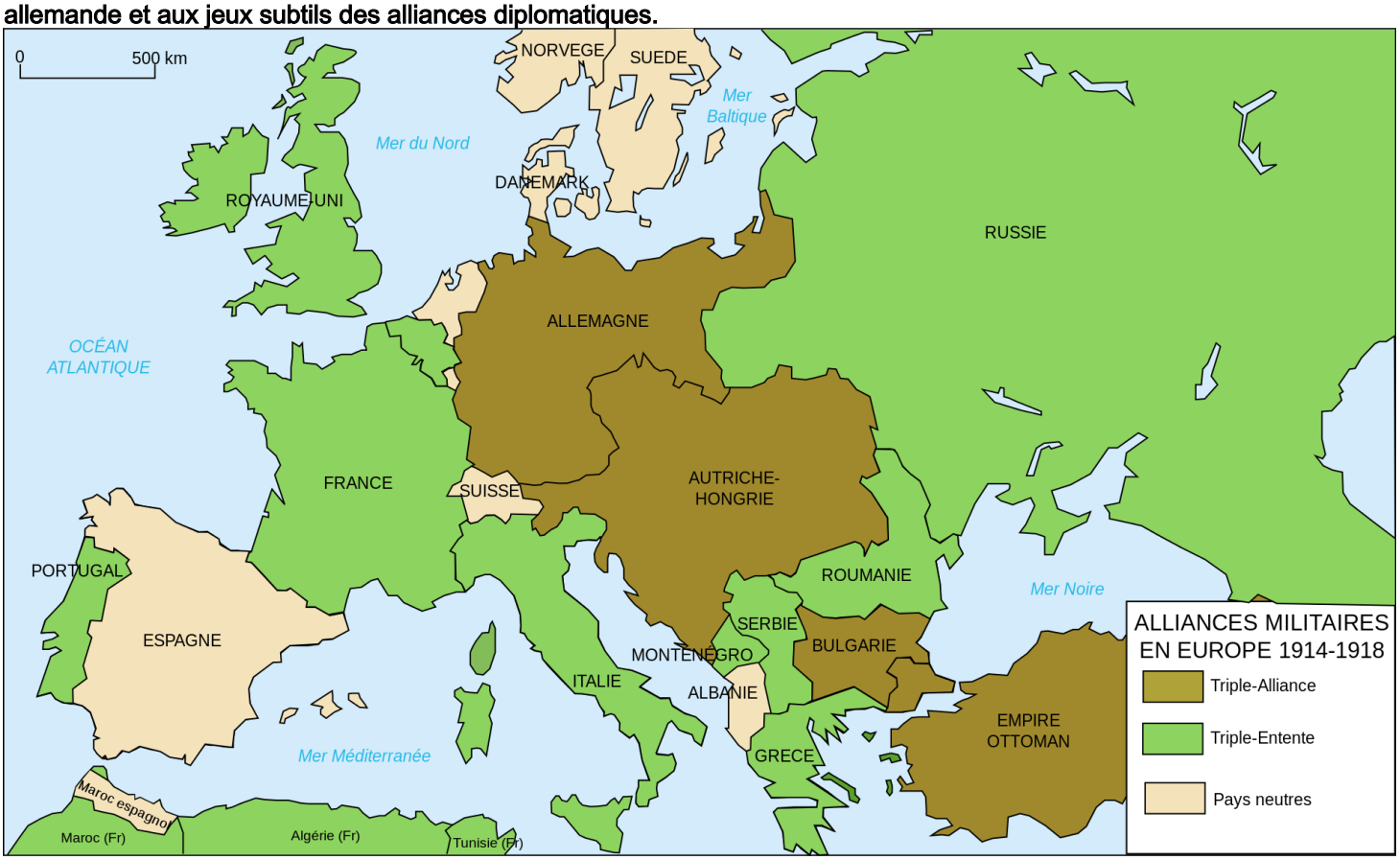
13 novembre 1918
Chers parents,
Nous avons été relevés hier après-midi du contact avec les Boches. Les dernières quarante huit heures ont été terribles. Nous y laissons les trois quarts de la compagnie, il nous est impossible de nous replier sur nos lignes ; nous restons dans l'eau trente-six heures sans pouvoir lever la tête ; [...J'ai le pied gauche noir comme du charbon et tout le corps tout violet ; il est grand temps qu'il vienne une décision, ou tout le monde reste dans le marais.
Eugène Poézévara, gazé, mort d'épuisement dans les années 20

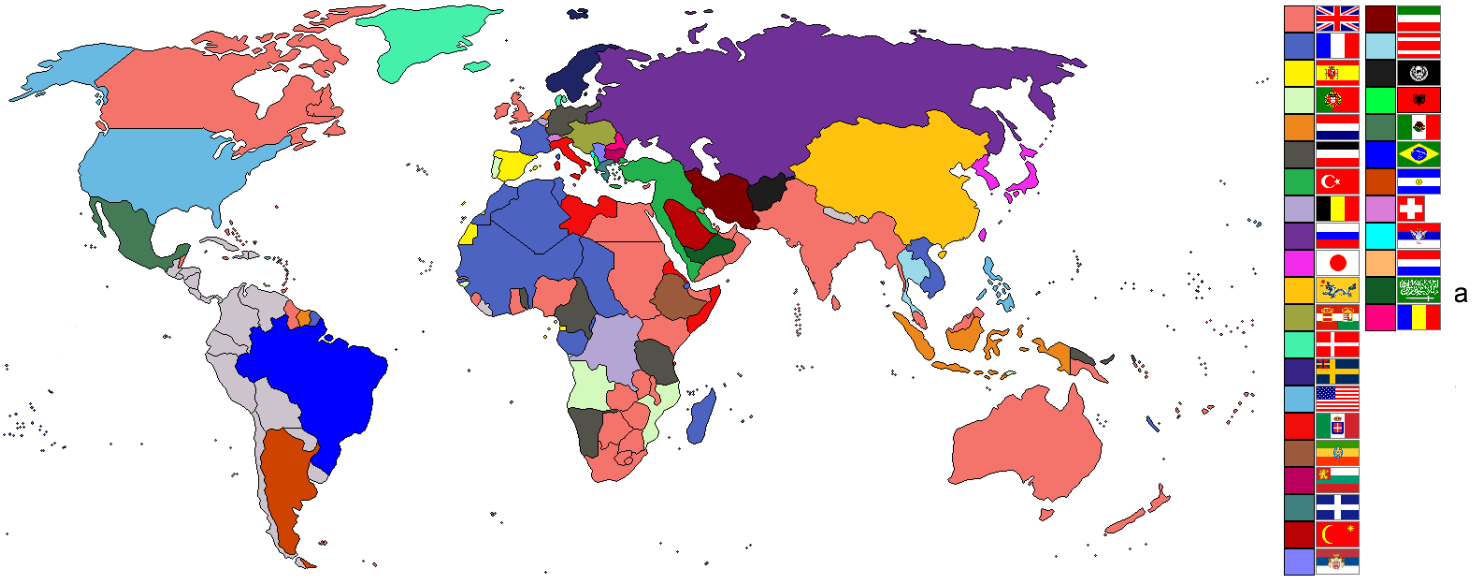
Prénom	date de l'écrit	Résumés des messages
Marius	11 novembre 1918	Armistice
Eugène	13 novembre 1918	Deux jours après, ce n'est pas encore fini
Michel	14-02-1915	Tranchées avec des cadavres
René	4-10-1915	Convois de blessés et de prisonniers
Philippe Pétain	11 novembre 1918	Félicitations pour le courage de tous les soldats
Marius	27 septembre 1918	Mort pour la liberté
Jean-Louis	16-04-1917	Les derniers mots, les dernières pensées

Supplément pour le professeur (à projeter éventuellement au tableau)

Quelles sont les causes de la première guerre mondiale ?

Si on explique souvent le déclenchement de la première guerre mondiale par l'assassinat de l'archiduc autrichien François-Ferdinand par le nationaliste serbe Gavrilo Princip, à Sarajevo, le 28 juin 1914 ; les causes sont en réalité plus nombreuses et complexes. Elles tiennent au fort sentiment nationaliste qui agite l'Europe, à la poussée économique allemande et aux jeux subtils des alliances diplomatiques.



Depuis la fin du XIXe siècle, les peuples européens traversent un fort sentiment nationaliste. En France, il n'est question que de revanche contre l'Allemagne pour récupérer l'Alsace et la Lorraine, régions perdues lors de la guerre de 1871. Dans les empires austro-hongrois et ottoman déclinants, les différentes populations (hongroises, serbes, tchèques, etc.) revendiquent leur indépendance. Les Italiens réclament les terres irrédentes, majoritairement italophones, à l'empire austro-hongrois.

En parallèle, depuis l'unification de l'Allemagne en 1871, le pays a rattrapé son retard économique sur les grands États européens. Son industrie est particulièrement importante. Les dirigeants allemands veulent donc trouver de nouveaux débouchés pour leurs produits et obtenir des matières premières à moindre coût. C'est ainsi qu'ils lorgnent sur l'Afrique, chasse gardée française et anglaise. Par deux fois, l'empereur Guillaume II tente de prendre le Maroc à la France, en 1905 et en 1912, provoquant des conflits diplomatiques de plus en plus graves.